

était facile de lire qu'il y avait de l'amour, de l'amour frais et fort. Norbert et Rouquin s'étaient arrêtés pour les laisser passer. Les deux jeunes gens se quittèrent :

— Adieu, Gabrielle, à ce soir !

— A ce soir, Valentin, fit la jeune fille.

Et elle lui adressa un gentil sourire qui découvrit ses dents blanches. Gabrielle, elle s'appelait ainsi, resta seule.

— Son frère ? fit le marquis à son complice.

— Non, son amoureux. Un garçon sans père ni mère, recueilli par Bertara. Inutile de vous en occuper. Vous n'aurez qu'à apparaître. On vous aimera.

— Savez-vous qu'elle est admirablement belle, cette enfant ?

— Oui, je vous avais prévenu. Prenez garde !

Norbert la suivait des yeux, un peu impressionné. Gabrielle l'avait presque touché sans le voir. Et elle s'en allait d'un petit pas pressé, tout droit, sans tourner la tête. Elle était grande et svelte, élégante sous ses vêtements simples. Et Norbert, quand elle disparut au loin, dans la rue, rêveusement murmura :

— Quelle séduisante marquise elle fera.

Rouquin ne s'était pas aperçu de cette émotion. Ce ne fut qu'un éclair. Il dit seulement avec un regard en dessous :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ravissante ! fit négligemment M. d'Argental. On l'épousera sans dot, parole d'honneur.

Rouquin fit entendre un rire sinistre. Il n'y eut rien de plus entre eux ce jour là. Dès le lendemain, ils se mettaient tous les deux en campagne, et s'en allaient rôder aux alentours du passage d'Hautpoul, puis de là, à Pantin.

La connaissance du père Bertara fut bientôt faite. Le marquis se donna comme un petit rentier jouissant de quelques mille livres de rente, en bonnes valeurs provenant de l'héritage d'un oncle. En cinq ou six jours, il était devenu l'ami de Bertara sans défiance. Et Bertara l'introduisait chez lui. Norbert avait loué un petit hôtel près le cours la Reine, et un appartement rue Lafayette, à deux pas de celui qu'occupait Rouquin. Les deux complices ne se voyaient pas chaque jour. Rouquin avait dit au marquis :

— Prenez votre temps. Ne pressez pas les choses. Toutefois ne faites rien d'inutile et ne perdez pas une minute. J'ai su par La Guyane que Mourad, sans être sur la piste des Bertana, était loin de se décourager et avait mis toute sorte d'agents en campagne. Tant que La Guyane sera là nous n'aurons rien à craindre ; le hasard seul peut tout apprendre à Mourad ; mais ce hasard est possible, et alors adieu les millions, monsieur le marquis !

Après quoi, laissant Norbert libre d'agir comme bon lui semblerait, il était allé à ses affaires. Seulement, quinze jours après, M. d'Argental recevait un billet laconique, mais expressif, qui lui disait :

“ Venez vite. Une heure de retard et tout est perdu ! ”

C'était le matin. Norbert était encore au lit quand son valet de chambre lui apporta cette lettre remise par un agent du bureau de Rouquin. Il sauta du lit et s'habilla en toute hâte.

— Diable ! se dit-il, que s'est-il donc passé ?

L'agent, nommé Louffard, un des plus rusés de ceux qu'employait Rouquin, l'attendait en bas dans une voiture. Cinq minutes après Norbert et Rouquin étaient ensemble. Le second était dans une grande surexcitation : les lèvres pâles, les yeux presque invisibles sous les sourcils froncés ; toute la figure contractée, cet homme devait avoir la colère terrible. Quand Norbert entra, il lui fit signe de s'asseoir :

— Ah ! c'est vous ? Je vous attendais avec impatience. Vous avez commencé votre cour à Mlle Bertara ? Eh bien, où en êtes-vous avec cette péronnelle ?

— Aussi avancé qu'au premier jour.

— Vous ne vous êtes pas déclaré ?

— J'ai avoué mon amour. J'ai été repoussé. Cette fille ne veut pas de moi. J'ai supplié. J'ai essayé de persuader. J'ai dit que j'étais riche. Je me suis adressé à sa coquetterie, à son affection pour son père, au désir inné chez toutes les femmes, de paraître et de briller. J'ai trouvé son cœur fermé. Sans espoir ! Et il y a pour cela une excellente raison : c'est qu'elle aime autre part.